

INVERSION

Michel Juste

Copyright©septembre 2020

Prologue

Nou sommes à New Luanda, qui est une des principales villes du Vinland. Elle est située sur la côte est du continent découvert par les navires de la reine Nzinga, au début du XVIIe siècle. Depuis cette époque, les royaumes africains se sont bien développés, repoussant les populations arabes et turques au-delà de l'Égypte. Les découvertes de nouvelles plantes issues d'Asie et implantées dans les îles et sur les terres du Vinland ont nécessité la mise en œuvre d'un commerce triangulaire pour importer des esclaves venus d'Europe. C'est ainsi qu'une population de blancs s'est développée dans le Vinland, remettant parfois en question la suprématie des populations locales ou noires. À l'époque de cette histoire, les populations ne sont pas mélangées, car la population blanche n'a pas les mêmes libertés. Une sorte de ségrégation s'est mise en place et mine la sécurité du pays.

La limitation des droits des White Persons (WP) les contraint à des métiers subalternes, ouvriers, paysans ou simples petits commerçants. Les universités sont réservées aux Noirs hormis quelques établissements réservés aux WP. Mais les postes décisionnels leur sont interdits. Les WP sont aussi appelés Wenns. Ce nom péjoratif est issu du celte (signifiant blanc) et rappelle leurs origines sauvages des contrées boisées, pluvieuses et plus froides d'Europe.

La promiscuité des populations noires et blanches est strictement interdite et les gens sont classés en fonction de leur couleur de peau. Les indices vont de 1 (très blanc ou albinos) à 10 (noir profond). Seules les personnes à indice 6 ou plus ont le statut de citoyen du Vinland.

1

New Luanda, commissariat du district 9.
Mardi soir et nuit suivante.

J'étais de garde ce soir-là. J'étais bien disposé, en train de ranger des papiers quand j'ai entendu le panier à salade arriver devant le commissariat et s'arrêter brutalement en crissant avec ses freins. Je me suis demandé ce qui allait encore me tomber dessus. Deux minutes après, j'avais une colonne de jeunes blancs qui entraient dans le local, poussés manu militari par des agents de police.

— Allez ! Avancez, bandes de crétins !

Ils les firent s'asseoir sur le grand banc et prirent leurs papiers. Ceux qui n'allaient pas assez vite reçurent des gifles ou des coups sur la tête. Il y avait trois filles parmi ce groupe de six jeunes paumés qui étaient accusés de tapage et de dégradation de l'espace public. Ils durent vider leurs poches et le caporal mit tout en tas sur la table. Je regardais l'ensemble et remarquais un beau couteau à lame pliable. Je le pris en main.

— C'est à qui ça ? demandai-je en scrutant les membres du groupe de vandales.

Les jeunes se regardèrent en silence, puis une fille se dénonça enfin.

— Il est à moi. C'est pas interdit !

— Allez, viens, on va causer ! lui dis-je en lui montrant la salle d'interrogatoire.

Je récupérai ses papiers et je la fis s'asseoir sur une chaise. Puis je m'installai en face d'elle, la table étant entre nous. Je la regardais tranquillement, essayant de savoir à qui j'avais affaire. Elle ne disait rien, parcourant la pièce de son regard. Une belle fille, brune, d'une vingtaine d'années, le visage volontaire, pas apeurée.

— Tu t'appelles comment ? demandai-je.

— Fabienne Dupont. Tu as les papiers, répondit-elle en regardant ailleurs.

— Moi, c'est monsieur l'inspecteur, corrigeai-je.

— OK, monsieur l'inspecteur.

Un peu rebelle la fille, mais on en avait vu d'autres.

— Tu te balades toujours avec ça dans les poches ? demandai-je en tenant le couteau dans ma main.

— C'est très utile dans la vie quotidienne et pour une fille, c'est un gage de... tranquillité. Monsieur l'inspecteur.

— Tu sais t'en servir ?

— Vous voulez une démo ? ironisa-t-elle en tendant la main.

— Tu as quel indice ? Il n'est pas marqué sur ta carte d'identité.

— Indice 2. Il sera sur la prochaine carte, j'étais trop jeune.

La fille paraissait effectivement claire de peau. Une blanche typique, cheveux bruns pourtant et yeux bruns aussi.

— Qu'est-ce tu faisais avec les autres dehors dans la rue ?

— Rien, on s'amusait.

— Il y a eu une plainte. Qui est le responsable du groupe ?

— Dites que c'est moi, cela vous simplifiera la vie !

— Ne te fous pas du monde ! Si tu veux que j'inscrive ça sur ton dossier, ce n'est pas un problème.

— J'ai déjà une petite liste d'infractions fantômes, alors vous savez...

— Fantômes ?

— Elles existent pour certains, mais ne sont pas réelles.

— Tu veux faire de l'humour ? Tu vas passer la nuit ici, tu seras peut-être mieux disposée demain matin.

Je refermai son dossier, et lui ordonnai de se lever. Puis j'appelai le gardien, c'était Corea ce soir-là, lui demandant de la mettre en cellule pour la nuit. Je retournai dans la salle principale. Les cinq autres jeunes attendaient. Le caporal Demba prenait leurs identités.

— Libérez-les après, lui annonçai-je.

— D'accord, Inspecteur.

Je suis repassé dans le couloir menant aux quatre cellules. Elles étaient simplistes, un banc, un lavabo et un coin toilettes. La paroi donnant sur le couloir était constituée de gros barreaux métalliques, avec la porte verrouillée. La fille était couchée et semblait dormir, c'était notre seule invitée pour ce soir. Corea lui avait donné une couverture et je vis qu'elle était en chaussettes, signifiant qu'il lui avait demandé de retirer ses chaussures. Je les vis sur la table du couloir dans un sac plastique accompagnée d'un soutien-gorge et d'une ceinture. Le casier en plastique contenait aussi son téléphone portable et son fameux couteau. La procédure. Je ne sais pas pourquoi, mais je suis resté devant les barreaux de sa cellule et je l'ai regardée. Son image se mit à grossir comme avec un zoom.

Fabienne, pourquoi te balades-tu en ville avec un tel couteau ? Tu as peur ? Pour quelles raisons une fille blanche devrait-elle avoir peur ?

Je n'ai pas poussé plus loin mon questionnement personnel et je suis retourné doucement à mon bureau pour le reste de la nuit de garde.

2

New Luanda, district 9.

Mercredi matin et après-midi.

Demba me secoua. J'étais sur mon fauteuil, mais je m'étais assoupi.

— Ça va, Inspecteur ? La nuit a été calme. Vous avez enfermé la Wenn pour lui donner une leçon ?

J'avais la bouche pâteuse. Je pris le temps de saliver un peu avant de répondre.

— Elle a déjà un dossier. Elle avait un couteau et ça lui fera les pieds. Mais en fait, je crois qu'elle n'a pas besoin de leçon. Je la relâcherai tout à l'heure.

Demba avait utilisé le terme Wenn. À éviter de prononcer devant un représentant de leur race ou en public. Le terme était considéré comme très péjoratif, encore plus que sale blanche ou sale blanc par exemple. Je ne l'utilisais pas ou très rarement, mais certains collègues n'hésitaient pas à s'en servir. Le terme officiel était White Person ou WP.

Je me suis levé pour aller pisser. Il était huit heures du matin et je suis allé voir la fille dans sa cellule.

Elle était assise sur son lit et faisait des mouvements pour mobiliser ses articulations.

Elle tourna la tête quand elle me vit dans l'encadrement de la porte du couloir.

— Bonjour... monsieur l'inspecteur.

— Ouais, bonjour. Tu ressorts tout à l'heure, tu prends tes affaires, et n'oublies pas ton portable et tes papiers !

Je ne sais pas pourquoi le fait de dire bonjour m'avait écorché la bouche. Un mot comme un autre, mais je m'étais senti obligé de répondre à son salut même s'il était un tant soit peu ironique. Pourtant je ne regrette pas et j'aurais même dû donner un aspect plus sincère à ma réponse. J'ai croisé Corea dans le couloir et lui ai dit de faire ressortir Fabienne Duport et de lui rendre ses effets, dont le couteau. Ma garde était finie et je suis ressorti du central de police. Sur le trottoir d'en face, j'ai aperçu les deux autres filles blanches arrêtées la veille au soir. On les avait tout de suite relâchées pour ne garder que Fabienne. Elles étaient là et attendaient sa sortie. J'allais reprendre le chemin de mon studio quand je les vis s'agiter et crier en sautant de joie. Fabienne ressortait juste à ce moment-là du central et les filles se retrouvèrent au milieu de la rue en s'embrassant. J'eus un petit sourire en coin avant de m'en désintéresser et repartir chez moi. J'ai mangé un peu et me suis couché.

J'ai dormi jusqu'au début de l'après-midi. Je me suis fait un petit déjeuner, puis je suis descendu pour aller boire un verre et me changer les idées. Dans le bar Amara par exemple, mais ce n'est plus un exemple, c'est toujours le même. Il me suffit de traverser la rue et de tourner le coin du pâté de maisons. Je suis entré dans le bar que je connaissais bien. Celui dans lequel je fêtais mes succès et celui dans lequel j'épanchais mes ratés.

— Salut Taha ! cria Seydou pour couvrir la musique. Viens ici !

— Déjà installé au bar, Seydou ? Je croyais que tu étais devenu abstinent.

— Uniquement au bureau, et c'est déjà pas mal. Comment s'est passée ta garde ?

— Bien, et sans problème. Juste un groupe de vandales qu'on a relâchés.

— C'est bien, au moins tu ne t'encombres pas avec les conneries des Wenns. Qu'ils aillent se faire foutre avec leurs revendications !

— Tu serais à leur place, tu te battrais aussi !

— Je ne suis pas à leur place et eux ils ont déjà leur place et ont intérêt à y rester. Non seulement on ne peut pas leur faire confiance, mais ils sont incapables de travailler. Ils sont inférieurs, mon vieux, il faut s'y faire et leur faire comprendre par tous les moyens si besoin.

— Tu crois vraiment qu'ils sont aussi nuls que tu le dis ?

— Ils ont toujours été esclaves, car incapables de faire plus. C'est la loi de la sélection naturelle, et on a bien fait de classer les gens d'après les indices.

— C'est un peu arbitraire, dire que les indices 5 et en dessous sont inférieurs, cela fait un peu du fabriqué.

— Les indices 0 à 5 sont des Wennis ! Il n'y a pas à discuter, des putains d'enculés de Wennis même. Juste bons à bosser sur une chaîne d'usine ou dans les champs. On les a colonisés et on leur a apporté la culture, des logements et à bouffer. Ils nous remercient en voulant prendre notre place !

— Tu fais comment pour classer un WP qui est entre 5 et 6 ?

— Mais putain on a des nuanciers ! Et si on a un doute, il est classé en 5, point final. Toi tu es classé comment ?

— Je suis en 8.

— Tu sais qu'il y a des Wennis qui cherchent à se coloriser ?

— Je croyais qu'on avait interdit les cabines de bronzage et de colorisation ?

— Il en reste des non autorisées. Il y a même des Wennis qui se foutent à poil sur les toits pour se coloriser, tu peux te marrer quand tu vois les films faits par les drones.

Le téléphone portable de Seydou sonna à ce moment-là. Il répondit.

— Quoi ? T'es sûr ?

Je le laissai à sa conversation et je vidai doucement mon verre de bière.

— Putain, Taha, ils ont tué un des leaders des Suprêmes ! dit Seydou en fermant son portable.

— Qui a fait ça ?

— Des Wennis, mais on ne sait pas encore précisément qui. Quelle bande de dégénérés !

Seydou vida son verre et m'invita à le suivre.

— Tu viens avec moi, Taha, on va aller voir !

Je terminai mon verre et je suivis Seydou. J'avais le temps, mon prochain service ne reprenait que le lendemain matin. Si vraiment un leader du BSG (Black Suprême Group) avait été assassiné, cela risquait de déclencher des représailles et une bataille rangée entre policiers et WP. On n'avait pas besoin de ça dans cette partie de la ville. Quand nous sommes arrivés sur place dans le district 7 dont Seydou s'occupait, nous avons cherché le coin où se trouvait le cadavre du dénommé Lynn Carter, deuxième leader des Black Suprême Group. Il était couché sur le goudron d'une ruelle en impasse, à moitié sorti d'une poubelle renversée. Le médecin en blouse nous vit, se releva et se retourna pour mieux discuter.

— Tué cette nuit, entre trois et quatre heures du matin. J'ai retrouvé quatre plaies profondes, il est mort dans les minutes suivantes, annonça le légiste.

— Une idée de l'arme utilisée ? demanda Seydou.

— Un couteau ou un truc du même genre avec une lame de dix à quinze centimètres, mais on ne l'a pas encore retrouvée.

— Fouillez partout dans le coin ! demanda Seydou aux policiers qui s'affairaient sur la scène.

Les agents regardèrent dans tous les coins, retournant les cartons, les caisses abandonnées et les sacs poubelles.

— Ce serait pas ça, chef ? demanda un policier qui soulevait une planche de bois.

Seydou se précipita. Il mit un gant et prit le couteau.

— Ça pourrait bien correspondre, dit le légiste qui jeta un œil sur l'arme.

— Tu parles que ça correspond ! Et je sais à qui est cette arme ! Tu vois Taha, je vais encore te battre pour la vitesse de résolution des affaires. Pour un meurtre en plus !

Je voulus ajouter un élément à son investigation — le nom de la propriétaire du couteau — mais je me suis tu tout à coup. Quelque chose n'allait pas, bien évidemment.

3

New Luanda, district 7.

Mercredi après midi et soir.

Je ne comprenais pas bien, pourtant j'avais vu l'arme et c'était le même couteau que celui de Fabienne. Ce ne pouvait être elle la meurtrière, car elle était dans sa cellule dans le commissariat du district 9. Quant au couteau, il était dans le bac de recueil des affaires personnelles des prévenus. Pour l'instant, je ne disais rien à Seydou, le laissant développer sa théorie. Mais je ne pus m'empêcher de parler du couteau.

— Il doit en avoir plein des couteaux comme celui-là, dis-je à Seydou alors que nous marchions vers sa voiture.

— Peut-être, répondit-il en ressortant le sac scellé de preuve de sa poche. Mais celui-là a un petit plus qui va nous faire gagner du temps. Il me montra le couteau et il était gravé avec des initiales : FD.

Et merde. Comment était-ce possible ? Il y aurait plusieurs FD ? Je n'avais même pas regardé si le couteau saisi pendant la nuit avait une inscription ou non. Pourquoi est-ce que je perdais mon temps à vouloir disculper une Wenn pour un crime qu'elle ne renierait sûrement pas ?

Cela faisait plusieurs années que le conflit existait entre les factions Wenn des quartiers et le Black Suprême Group. Des discours haineux, des batailles rangées et des meurtres. Le gouvernement ne réagissait pas, laissant la police assurer un semblant de calme. Les politiques n'avaient pas envie de légiférer sur le sujet, alors il fallait calmer le jeu et laisser faire la police sans qu'il y ait trop de vagues. Si le meurtre était confirmé, il y aurait des représailles et d'autres meurtres ou lynchages. On n'avait pas fini.

— Tu as une piste ? demandai-je à Seydou.

— Si tu as du temps, je vais te montrer quelque chose.

Il m'embarqua dans sa voiture et j'acceptai de le suivre, par curiosité essentiellement.

Je le trouvais parfois bizarre, Seydou. Sympathique au premier abord et pas compliqué, mais un peu psychorigide sur ses convictions. Il ne pouvait pas piffer les Wenns et je ne lui ai jamais demandé pourquoi. Je l'acceptais comme ça, sachant pertinemment que nous n'avions pas forcément la même vision des choses.

— On va aller discuter avec mon indic, je suis sûr qu'ils préparent quelque chose.

— Les Wenns auraient prévu une action ? Tu crois que l'inscription FD sur le couteau veut dire quelque chose ? dis-je en ouvrant la vitre de sa voiture.

— On va vite savoir, on arrive.

Seydou avait conduit rapidement, passant du district 7 à un quartier adjacent un peu moins clean. Une sorte de territoire tampon entre la zone des Wenns et celle des Suprêmes. Il s'arrêta sur un parking, près d'un bâtiment d'habitation assez vieux, mais encore en état et apparemment fréquenté. Le coin n'était pas des plus joyeux, mais chaque communauté paraissait respecter un semblant de paix.

— Tu m'amènes où ? demandai-je.

— Voir mon indic, mais tu pourras en profiter comme tu le souhaites.

Je ne comprenais pas encore de quoi il me parlait, jusqu'à ce que l'évidence s'impose à ma naïveté. Son indic était une habituée du bordel local qui assurait toutes sortes de prestations. Bien situé entre les deux zones, le club Fawa disposait d'entrées spécifiques : Blacks et autres. Rien qu'à voir les

portes, on devinait qui avait le plus de fric. Je supposais que l'intérieur était aussi divisé pour éviter toute promiscuité. Seydou se sentait chez lui, son aura d'inspecteur faisait le reste. Il salua plusieurs filles et demanda à voir Laura.

Laura était une métisse assez claire de peau et dès que je l'aperçus je compris qu'elle était assez soumise à Seydou.

— Salut, Laura, on va discuter ?

— Bonjour Inspecteur. Votre ami, il vous attend ?

— Non, il va trouver chaussure à son pied. Choisis, Taha, les frais sont à ma charge ! me lança Seydou.

— T'en fais pas, j'ai tout mon temps, répondis-je en levant la main.

En fait, je préférerais regarder le ballet des filles et je m'étais enfoncé dans un vieux fauteuil fatigué. Des Blacks et quelques métisses qui faisaient leur travail au service d'un mafieux local que Seydou devait bien connaître. Un spectacle pas reluisant, mais compréhensible dans cette ville. Au bout d'un certain temps, Seydou revint dans le hall. À son air réjoui, je compris que l'interrogatoire de son indic s'était passé dans la bonne humeur et qu'il avait appris des choses intéressantes.

Seydou demanda à voir la tenancière qu'il appela Mama Zinga. Il lui susurra des trucs à l'oreille. Mama Zinga ne sembla pas emballée. Seydou insista et dut réussir à la convaincre en la menaçant de quelque chose, car elle accepta, mais sans grand enthousiasme. Il me fit un signe de la main et nous suivîmes Mama Zinga dans le couloir derrière le bar.

— Essayez de passer pour des clients et pas pour des flics, si c'est possible. On vous repère à des kilomètres avec vos airs de gros malins. Il y a pas mal de flicophobes à ce niveau.

Après être passés devant un cerbère à gros muscles, elle nous fit entrer dans une petite salle avec des chaises et des gens assis qui regardaient le spectacle. La fumée des cigarettes et des cigares envahissait le local. Un parfum alcoolisé aromatisait l'atmosphère.

— Ah ! Ouais, très spécial. C'est le club sado.

— Exact. Des Wenns qui se font maltraitées par des Blacks. Ça plait beaucoup et Mama Zinga se fait du blé, il y a même des vidéos qui sont réalisées puis revendues.

Je voyais une fille blanche attachée sur une table, elle était nue et se faisait violer et fouetter par un gars qui prenait son rôle très au sérieux.

— C'est ton district, ici. Tu laisses faire ça ?

— On contrôle. Si tu l'interdis, ils le feront ailleurs en secret.

La fille jouait bien son rôle, gémissant ou criant, mais je me suis demandé si elle simulait vraiment. Quant à Seydou, j'aurais bien voulu savoir quelle somme il recevait pour garder le silence sur ces pratiques.

— Tu sais, Taha, ce sont des Wenns et elles sont volontaires. Je crois même qu'elles sont faites pour ça.

Seydou passa sur le côté de la scène et demanda à voir Emilie. Il revint vers moi, accompagné d'une fille blonde vêtue d'un peignoir vert. Ils s'assirent avec moi dans le fond de la salle.

— Tu connais Fabienne Duport ?

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— T'occupe pas de ça ! Dis-nous où elle est !

— Je n'en sais rien, je ne l'ai pas vu depuis deux jours !

— Votre habitez ensemble et tu ne l'as pas vue ?

— Non je vous jure.

— OK, file-nous ton adresse.

Seydou l'inscrivit sur son carnet et je la retins mentalement : 512 Bantou.

— Si tu la vois, tu ne lui dis rien et tu m'appelles à ce numéro. OK ?

Seydou lui refila sa carte.

New Luanda, district 7
Mercredi soir.

J'avais dit au revoir à Seydou en fin d'après-midi après notre passage au club Fawa. Je me doutais qu'il filerait directement dans la rue Bantou pour choper Fabienne, ou au moins fouiller dans son logement. Je l'ai suivi, car cette affaire me paraissait bizarre. J'ai garé ma voiture dans la rue précédente et je me suis rapproché à pied de l'immeuble où habitaient Fabienne et sa copine Emilie. Je ne savais pas encore quand Seydou ferait son apparition, et je me suis méfié, car il était hors de question qu'il me voit ici. J'ai bien fait, car il a débarqué un quart d'heure plus tard. Pas discret le Seydou, il avait deux gars avec lui, mais il n'a rien trouvé. Ni la fille ni d'éléments utiles pour son enquête. Je dis ça, je n'étais pas à la place de Seydou, mais vu sa tête à la sortie, on devinait qu'il n'avait rien trouvé. Moi par contre, j'ai bien fait de rester en retrait. J'ai vu Fabienne devant moi, elle regardait aussi le manège des flics et elle s'était intelligemment éloignée de son appartement. Elle avait un sac à dos avec des affaires. Elle se décida à partir, marchant sur le trottoir situé en face. Je l'ai suivi. J'ai dû merder, car elle s'est mise à courir tout d'un coup. Je l'ai vite rattrapée, son sac était assez lourd heureusement, car sinon, je crois que j'aurais perdu à la course. Elle s'est débattue et m'a dit qu'elle n'avait rien fait. Elle a commencé à crier.

— Ta gueule ! Tu vas attirer ces idiots ici ! dis-je en désignant les flics de Seydou.

— C'est de votre faute, tout ça. Qu'est-ce qu'ils me veulent ?

— Tu as entendu les infos ? repris-je alors qu'elle se calmait.

— Oui et alors ?

— Tu connaissais Lynn Carter ?

— N... Non ! dit-elle en baissant la tête.

Elle était troublée. Elle mentait à coup sûr, mais c'était bizarre. Je relevai son menton avec ma main. Elle avait des larmes dans les yeux.

— Viens avec moi, je ne te veux pas de mal.

Je la pris par l'épaule et l'aidai à marcher jusqu'à ma voiture.

— Allez, monte ! lui ordonnai-je quand nous atteignîmes la voiture.

Elle mit son sac à l'arrière et s'assit à l'avant. Le temps que je fasse le tour pour m'asseoir au volant, elle avait déjà rouvert sa portière pour ficher le camp. Je l'ai retenu par la main au dernier moment.

— Arrête tes conneries ! Maintenant tu vas m'écouter !

J'ai sorti ma paire de menottes et j'ai enfermé son poignet droit qui était relié à une poignée intérieure de la portière. Elle se laissa faire. J'ai soufflé un peu avant de commencer mon discours. J'espérai bien qu'elle m'en apprendrait autant.

— On est d'accord que tu n'as rien fait. Mais sur la scène du crime de Lynn Carter, il y avait ton couteau. Avec tes initiales. Donc quelqu'un veut te faire porter le chapeau pour ce crime. Tu vois ce que ça signifie ! Une blanche qui tue un chef de milice Black, ça inaugure des représailles et pas mal de victimes. Elle se mit à pleurer. Je lui ai tendu des mouchoirs en papier. Je me suis assis de côté pour mieux l'observer.

— Quel est ton lien avec Lynn Carter ?

Elle reniflait, et s'essuyait le visage avec les mouchoirs.

— C'était mon frère !

— Ton frère ? Mais comment... ?

— Mon demi-frère en fait. On a la même mère et des pères différents.

— Tu savais ce qu’il faisait au sein du BSG ?

— Il avait infiltré le groupe et voulait arrêter les violences.

J’ai fait une petite pause, juste le temps de réfléchir. J’ai recommencé à causer.

— Donc ils ont dû découvrir la vérité et ils l’ont éliminé. Ensuite ils ont maquillé son assassinat en t’accusant avec un couteau trafiqué.

— Quel couteau ?

— Le même que le tien, mais avec tes initiales. Ils s’arrangeront aussi pour y placer tes empreintes.

Je réfléchissais pour savoir quoi faire. Manifestement, Fabienne était en danger, soit d’être arrêtée et accusée de meurtre, soit d’être tuée. Seydou allait la rechercher activement. Il commençait à être tard. J’avais faim et j’aurais bien voulu dormir un peu.

— Tu veux manger un peu ? demandai-je à ma nouvelle protégée.

Elle acquiesça de la tête et renifla encore un peu avant de se reprendre. Je suis reparti dans mon district et je l’ai emmenée dans un restaurant que je connaissais. Une fois la voiture garée, je suis allé libérer son poignet droit et je l’ai laissée sortir de la voiture. Évidemment il y avait un panneau à l’entrée du restaurant : Noirs uniquement. J’ai poussé la porte. Un serveur m’arrêta.

— C’est réservé aux Noirs ici.

— À partir d’aujourd’hui, on évolue !

Je lui montrai ma carte professionnelle et j’ai accompagné Fabienne en tenant sa main. Il est vrai que je commençais à saturer avec leurs conneries. Nous nous sommes installés confortablement à une table. Les gens nous regardaient, soit par curiosité ou indignation, et certains semblaient profondément gênés. Cela commençait à me plaire.

— Tu vois Fabienne, tu es ici à ta place, dis-je à haute voix. Si certains ne le croient pas, ils peuvent sortir !

Le patron du restaurant vint me voir. Il m’annonça que nous serions servis, mais que nous ne devions pas faire de scandale. J’ai souri.

— Faites une photo, bientôt vous serez LE restaurant qui a ouvert la voie de la mixité.

Il acquiesça avec un sourire mi-figue mi-raisin. J’ai proposé à Fabienne de rester chez moi pour se cacher durant quelques jours. C’était sûrement le meilleur endroit pour lui éviter d’être arrêtée. Pour notre repas, j’ai pris un verre de vin blanc et Fabienne a préféré du café noir. Elle a éclaté de rire et j’ai fait pareil.

New Luanda, district 9
Jeudi matin.

J'ai dormi sur le canapé et j'ai laissé mon lit à Fabienne. Elle ne voulait pas, mais j'ai insisté, lui expliquant qu'elle devait choisir entre des draps propres et un canapé taché et pourri. En plus, je devais me lever pour prendre mon service le lendemain matin et cela m'éviterait de la réveiller. Je lui ai donné des consignes pour rester discrète et ne pas s'énerver quoiqu'il se passe.

J'avais dans l'idée que le Black Suprême ne resterait pas les bras croisés et j'ai eu raison. Ils ont incendié le centre culturel White dans la nuit et semé la panique dans quelques rues des districts blancs de la ville. Voitures brûlées, vitrines brisées, pendaions de mannequins à des arbres. Je me doutais que Fabienne suivrait les informations à la télévision, mais j'ai prié pour qu'elle reste calme et ne cherche pas à sortir de mon appartement.

J'avais une mauvaise nouvelle. Corea avait disparu. Il devait prendre son service en même temps que moi, mais il ne s'est pas présenté et personne ne savait où il était. Or c'était le seul policier qui savait comme moi que Fabienne avait passé la nuit au poste et que son couteau était resté sur place. Je restais le dernier témoin de son innocence. J'ai cherché le dossier de Fabienne Duport et j'ai retourné le commissariat pour le retrouver, mais il avait aussi disparu. Encore une preuve en moins. On m'annonça aussi que Demba était parti en vacances. Cela faisait beaucoup.

Heureusement j'ai vu Kadiatou. Une fille intelligente qui travaillait aussi au commissariat et elle était là aujourd'hui. J'avais besoin d'elle et je l'ai prise par le bras en lui disant que je devais lui parler. Elle fut surprise, mais accepta de me suivre dans les vestiaires. Je lui ai raconté mon histoire, aussi abracadabrante qu'elle soit comme je lui ai dit.

— Abrada quoi ? me répondit-elle. Tu caches cette fille ?

— Abracadabrante. Bizarre si tu préfères. Je n'y peux rien. Mais cette fille est innocente et ils veulent l'accuser du meurtre de Lynn pour arranger leurs affaires.

— Tu fais fort, Taha. Te mettre à protéger une Wenn alors que le climat s'alourdit.

— Tant que la vérité n'éclatera pas, il y aura des troubles et des meurtres. Il faut arrêter ça !

— On se retrouve à deux à connaître la vérité et on a tes copains de la police et le BSG contre nous. Beati pauperes spiritu. Je te bénis, Taha ! Tu es le roi des cons et je suis ta servante.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ? insistai-je.

— On va cacher et protéger ta fille jusqu'à ça se tasse, et on essaie de démonter leur accusation.

J'eus un petit souffle de soulagement, cette fille était aussi sympa et intelligente que je le pensais.

— J'ai un témoin ! repris-je tout content, en pensant à Emilie.

— Eh bien voilà, on va le rencontrer et prendre sa déposition. Qui est-ce ?

— Emilie. Une Wenn qui fait du porno au club Fawa.

— Ton cas est désespéré, Taha ! me dit-elle en levant les yeux au ciel.

New Luanda, district 9

Jeudi soir, vendredi matin et midi.

Nous avons mis en place une stratégie pour résoudre notre problème et surtout pour nous rassurer. J'étais content que Kadiatou ait accepté de m'aider. Je ne sais pas si elle l'a fait pour moi ou pour la cause que cela représentait. Les deux peut-être. C'est vrai qu'elle était pas mal, Kadiatou. Elle devait avoir un indice 9 avec sa peau. Superbe, mais je ne devais pas penser à ça. Non, ce n'était pas le moment.

Il fallait que nous trouvions le moyen de passer de l'information pour contrer les propos diffamatoires donnés par le BSG. Ils n'allaient pas se gêner pour faire circuler de fausses infos et alourdir le climat. De mon côté, je devais contacter un journaliste, un de ceux qui passaient régulièrement au commissariat à la recherche d'infos sur les dernières interventions policières. J'ai trouvé Djibril Cossa, un journaliste de l'Akron Post, qui m'avait fait bonne impression. Je le pensais capable de comprendre le problème et de nous aider. J'ai pu le contacter rapidement pour le rencontrer.

Autre nouvelle apportée par Kadiatou : Corea était mort. Il a été frappé et tué. Il est fort possible qu'il ait donné des informations sur Fabienne lors de la nuit où elle était en cellule. Nous en avons conclu qu'elle était en danger si elle restait dans mon appartement.

Dès mon retour chez moi, je l'ai interrogé sur l'origine de son couteau. C'était un cadeau de Lynn, apparemment acheté dans une boutique de la XXVI^e rue. J'ai cherché la boutique en regardant ce qu'ils vendaient pour voir si on retrouvait des couteaux identiques. Au bout de deux heures de lèche-vitrines, j'ai trouvé ce que je voulais. Le patron a reconnu Lynn sur la photo et m'a dit avoir procédé à une gravure sur un exemplaire avec les initiales FD.

— Un exemplaire ? questionnai-je.

— Oui, le gars a acheté deux couteaux identiques. Il m'a dit un pour lui et l'autre pour offrir. Celui avec la gravure.

— Vous n'en avez pas vendu à un WP ?

— C'est interdit et je ne cherche pas d'ennuis, monsieur l'inspecteur.

En réinterrogeant Fabienne, elle m'a avoué qu'elle avait pris son couteau le matin et qu'elle n'avait pas fait attention de vérifier si c'était le sien ou celui de Lynn. Les choses s'éclaircissaient doucement. Lynn avait été tué avec son propre couteau, donc le meurtre était bien prémédité. Un point à éclaircir encore.

— Vous avez échangé vos couteaux ? Pourquoi le sien était chez toi ?

— Lynn est passé manger avec nous hier midi et il a montré son couteau à Emilie. On a dû les mélanger sans faire exprès.

J'ai emmené Fabienne chez Kadiatou dans l'après-midi. Je devais faire la nuit au commissariat et j'ai préféré faire son transfert tout de suite.

Les choses ne s'arrangeaient pas, car nous avons reçu plusieurs cas d'agressions violentes dans la nuit. La police du district 7 menée par Seydou avait fait plusieurs arrestations dans le quartier où habitait Fabienne.

Kadiatou a pris son service un peu plus tard. Je l'ai revu au commissariat, mais elle a dû repartir pour régler une altercation entre WP et membres du BSG. Le journaliste Djibril Cossa est passé me voir et nous avons pu discuter. Il put voir de lui-même les dégâts causés par l'accusation de meurtre de Lynn par une WP.

— C'est l'information que nous a donnée la police du district 7, me dit Djibril.

- Je sais, Seydou a accusé Fabienne un peu trop vite.
- Il avait l'arme du crime avec ses empreintes !
- Il avait surtout des préjugés qui l'ont empêché de chercher un peu plus loin.
- Il a l'air sûr de lui et brandit des preuves accablantes.
- La fille utilise son couteau avec ses initiales pour tuer Lynn et elle laisse l'arme sur place ? Tu y crois ?
- Elle s'est affolée, ça arrive dans les crimes passionnels ! Les Wennis ont le sang vif, ils sont peu contrôlables.
- Comme des animaux à sang chaud ? Incapables de maîtriser leurs pulsions ?
- Ce n'est pas ce que je veux dire, mais avoue que c'est troublant.
- La piste que j'ai, c'est que le BSG voulait régler le compte de Lynn qui avait commencé à négocier avec les WP.
- T'es sûr de ça ?
- Oui, et je te le prouverai, mais j'aimerais justement que tu enquêtes là-dessus pour en savoir plus.

Je n'ai pas évoqué le lien familial entre Lynn et Fabienne. Je le garde pour la suite. La nuit a été entrecoupée par l'arrivée de blessés légers et nous avons dû sortir la trousse à pharmacie avant d'en envoyer un ou deux à l'hosto. Plusieurs WP ont été gardés en cellule pour leur éviter de sortir, car je savais que des groupes armés circulaient dans le coin. J'ai terminé ma garde le vendredi à midi. Je voulais essayer de revoir Seydou pour savoir ce qu'il avait trouvé de nouveau. Alors je suis retourné au bar Amara où je l'avais déjà rencontré. Il était là et je me doutais bien que l'endroit était devenu son bureau principal, là il pouvait voir des gens plus ou moins recommandables. Il y avait deux membres haut placés du BSG à sa table et ils discutaient en picolant. Au moins j'étais prévenu maintenant. Je suis resté au bar, attendant que la place se libère. J'étais persuadé que Seydou était impliqué dans cette magouille. Il connaissait peut-être la vérité sur la présence de Fabienne au commissariat cette nuit-là. On allait le savoir.

Une fois qu'il fut seul, j'ai pris mon verre et je l'ai rejoint à sa table. Je me suis assis en face de lui.

- Salut Seydou ! Encore de service ?
- Tu parles, avec l'histoire du BSG, je suis bien occupé. Les Wennis foutent le bordel et les BSG veulent se venger.
- Tu n'as pas trouvé le coupable ?
- La coupable. C'est Fabienne Duport qui a tué Lynn Carter. Mais elle se cache.
- Tu as l'air sûr de toi. Je sais que tu as son couteau, mais rien ne prouve que ce soit elle qui l'ait utilisé.
- Même si ce n'est pas elle, il faut un responsable pour calmer le jeu. Elle ou une autre Wenn, on s'en fout. Alors si tu sais quelque chose...
- Disons que j'ai ma petite idée sur qui a tué Lynn Carter, mais je crois que ça ne te plaira pas.
- Alors chacun son district ! À la tienne !

Je suis reparti, sachant pertinemment que toute discussion serait inutile. J'avais plus d'espoir sur l'impact du premier article de Djibril que j'attendais impatientement.

New Luanda, district 9.

Vendredi soir.

Je suis rentré chez moi d'abord. Je me suis changé et j'ai pris quelques affaires, car j'avais décidé de rester avec les filles pour la suite. L'atmosphère devenait trop lourde pour les laisser seules, même si Kadiatou avait une arme et savait s'en servir. Je me suis quand même assoupi sur mon canapé avant de repartir. J'avais dans l'idée de les rejoindre pour la soirée. J'ai même pensé à elles dans un rêve. Ou plutôt un cauchemar. Je voyais leurs nombrils dont le premier avec peau blanche autour et le second avec peau noire. Et quelqu'un me disait que le premier avait un indice de 2 et le second un indice de 9. Je devais choisir ! Quel merdier avec leur loi et leur méthode d'évaluation des indices ! La nuance de couleur de la peau devait se mesurer à trois centimètres au-dessus du nombril, avec un éclairage adéquat. Il y avait des commissaires assermentés qui effectuaient les mesures et signaient les certificats. Pas question d'avoir un boulot ou un papier officiel sans cette évaluation signée. Quelle est la bande d'imbéciles qui a trouvé cette méthode débile ? Je n'étais pas bien en me réveillant, il faisait trop chaud et je me suis passé de l'eau sur la figure avant de me décider à partir.

J'ai tout de suite compris que quelque chose n'allait pas quand je suis arrivé dans l'immeuble où habitait ma collègue. Des portes ouvertes, des choses déplacées et l'entrée principale de l'appartement de Kadiatou était grande ouverte. Merde ! Je me suis précipité, mais le mal était fait. Tout était retourné, Fabienne avait disparu et j'ai retrouvé Kadiatou assommée et étalée sur le sol.

Je l'ai prise dans mes bras et reposée délicatement sur son lit. Elle n'avait rien mis à part une bosse et une ecchymose sur la mâchoire. Une serviette humide m'a permis de la faire revenir dans la réalité de son appartement dévasté.

— Ça va, Kadiatou ?

— Mouais, à peu près, arriva-t-elle à marmonner.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Ils ont enlevé Fabienne ?

— Oui, ils étaient trois. Des gars masqués du BSG. J'ai reçu un coup sur la tête et ils ont pris Fabienne. Ils ont aussi fouillé l'appart. Je sais pas bien ce qu'ils cherchaient.

— Il y a longtemps ?

— Il est quelle heure, là ?

— Six heures du soir.

— Il y a deux heures alors.

Je lui ai demandé si elle se sentait capable de bouger et de m'accompagner. Ce que je voulais faire, c'était de retrouver Fabienne au plus vite et j'avais une idée de l'endroit où elle pouvait être.

— Oui, ça ira, ils n'ont pas trouvé mon arme. Je réserve un cadeau à celui qui m'a donné un coup de poing avant de partir, dit-elle en bougeant sa mâchoire.

— Alors on y va !

— Tu sais où ils l'ont emmenée ?

— Ils n'ont pas pu la livrer au commissariat du 7^e district. Trop risqué, mais Seydou veut l'avoir sous la main pour l'accuser. Alors on va au club Fawa.

— Décidément, tu as l'air d'apprécier !

— Oui, et ce sera chaud ce soir !

Je n'étais pas totalement sûr de moi, mais connaissant Seydou, c'était la meilleure option pour lui. Mais il ne serait pas seul et j'étais content que Kadiatou m'accompagne.

Sur le chemin, je lui ai demandé si elle avait une idée de ce qu'ils cherchaient en retournant son appartement. Ils ne l'avaient pas fait gratuitement, donc il y a un truc qui leur manque. Fabienne devait savoir.

Vendredi fin d'après-midi, Club Fawa.

— Alors Fabienne, tu as réfléchi ?

La jeune fille blanche était menottée et ils l'avaient accrochée les bras en l'air à une chaîne qui descendait du plafond. Le sous-sol du Club Fawa disposait de tous les outils pour attacher les gens et Seydou le savait bien. Cela faisait un quart d'heure que Fabienne se trouvait sur la pointe des pieds dans cette position très inconfortable et Seydou insistait de plus en plus en la menaçant.

— On est d'accord, Fabienne, tu n'as pas tué Lynn, mais tu sais où il a caché son cahier. C'est ton frère et vous vous êtes vus il y a quelques jours. Alors tu es raisonnable et tu nous dis où est ce foutu cahier !

— Je sais pas ! Chez lui sûrement !

— Te fous pas de nous, on a tout retourné chez lui comme chez ta copine Emilie et chez Kadiatou aussi.

Fabienne se rendait compte que sa situation devenait délicate, car elle n'avait pas de réponse précise à donner.

— Si tu ne te décides pas, on va essayer les jouets de ta copine Emilie. Tu les vois accrochés au mur ?

Seydou se dirigea vers la collection de fouets divers et variés qui ornait la paroi de la petite scène où se déroulaient les spectacles. Il prit un de ceux-ci et le montra à Fabienne.

— Regarde. C'est très utile pour dresser les Wenns de ton genre. Quelques coups sur le dos ou le ventre et tu baveras en nous suppliant d'arrêter. C'est ça que tu veux ?

Seydou commença à déboutonner sa chemise tout en tenant son instrument de torture. Fabienne était paralysée, le visage crispé.

— Où est ce cahier, Fabienne ? répéta Seydou.

Elle resta sans voix, serrant les dents et fermant ses yeux.

— Quand tu auras parlé, tu signeras aussi la déposition où tu reconnais le meurtre de Lynn.

Dans un coin discret de la salle, Taha était entré depuis quelques minutes, accompagné de Kadiatou. Les deux policiers avaient sorti leurs revolvers et menaçaient les personnes présentes. Taha s'avança.

— Allons, Seydou, tu as dit toi-même qu'elle ne l'avait pas tué ! Et apparemment elle ne sait rien.

Seydou sembla à peine surpris, trop sûr de lui peut-être.

— Tiens, voilà Taha ! Tu sais, avec les Wenns dans son genre, tu les stimules et elles te crachent ce que tu veux savoir quand elles n'en peuvent plus.

— Cela marcherait sur tout le monde, mais tu ne devrais pas en être fier. Posez vos flingues par terre.

— On a déjà parlé de cette affaire, Taha ! Alors tu te casses avec ton adjointe et ce sera bientôt terminé. Pas de vagues et chacun à sa place !

Kadiatou s'approcha de Seydou et le mit en joue, visant sa tête. Les hommes de Seydou obéirent et furent désarmés.

— Tu la libères maintenant, ou on s'énerve. Ton petit jeu est fini. Je ne sais pas encore dans quoi tu tremperas, mais la presse est au courant.

Taha jouait son va-tout, car il ne connaissait pas le contenu du premier article, ni s'il aurait la matière pour en avoir un second. Seydou était impressionnable, alors il tentait le tout pour le tout. Fabienne fut libérée à contrecœur par un membre du BSG et elle se réfugia derrière Kadiatou.

— Tu ne trouves pas qu'il y a une odeur ? demanda Seydou.

— De quoi tu parles ? répondit Taha après avoir reniflé.

— Ça pue la peur ! La Wenn pue et toi tu vas puer pareil. Tu ne vaux pas mieux qu'eux. À force de les fréquenter, tu leur ressembles ! Avec le métissage mental, vous avez tous le même indice et heureusement qu'on est là pour relever le niveau.

— C'est ça, on peut encore choisir à qui on veut ressembler. J'ai fait mon choix. Alors vous allez rester bien tranquille, et on va vous laisser ici.

Taha s'approcha d'une des caméras qui servaient habituellement pour enregistrer les spectacles et en sortit une cassette. Une garantie supplémentaire se dit-il en la mettant dans sa poche. Seydou avait dû prévoir d'enregistrer les aveux de Fabienne pour négocier quelque chose avec les BSG. Kadiatou se rapprocha doucement d'un des auxiliaires de Seydou et lui fit signe avec son index de venir vers elle. Elle lui envoya un crochet du droit qui l'envoya balader plus loin contre le mur.

— Je t'ai reconnu ! T'aurais dû mieux te cacher, pauvre con !

Ils ressortirent par une porte dérobée qui donnait sur le parking et que connaissait Fabienne. Ils retrouvèrent leur voiture et grimpèrent vite à l'intérieur tandis que Taha tirait dans le pneu de la voiture de Seydou, question de gagner quelques minutes. Il était persuadé qu'ils allaient les poursuivre.

— On va où ? demanda Kadiatou qui s'était installée au volant.

— Chez ma mère, direction ouest vers Paterson et le parc Wawayanda¹, annonça Fabienne.

— Si on va là-bas, ils vont nous y retrouver à tous les coups !

— Oui, mais c'est le seul endroit où Lynn a pu cacher le cahier !

— Combien de temps pour y aller ?

— Deux heures environ.

¹ Le parc Wawayanda (nom réel) est un grand parc naturel du New Jersey.

De New Luanda à Vernon,
Parc Wawayanda, nuit de vendredi à samedi.

— Tu veux que je te remplace ? demandai-je à Kadiatou.

— Non j'aime bien conduire, fais le point avec Fabienne, ce sera plus utile, car il y a encore des zones d'ombre.

— Vous voulez parler du cahier ? demanda Fabienne.

— Entre autres, oui, précisai-je.

— J'ignorais que Lynn avait regroupé des données sur un cahier. Il ne m'en avait jamais parlé et je suis sûr maintenant qu'il a été tué à cause de ça. Il a dû vouloir négocier des rapprochements entre WP et Blacks en se servant du cahier comme une monnaie d'échange.

— Il ne t'a rien dit la dernière fois que tu l'as vu ?

— Non rien, il était assez secret et ne voulait pas m'impliquer.

— Qu'est-ce qu'il en a fait ? dis-je à voix haute. Les BSG ne l'ont pas récupéré. Donc il est quelque part.

— Sûrement chez ma mère à Vernon, c'est pour ça que je vous amène là-bas.

— Il va falloir le trouver vite fait et repartir avant que Seydou se pointe, rajoutai-je.

Machinalement, je faisais le point avec ce dont je disposais comme armes. Pas grand-chose et cela devait être pareil pour Kadiatou. Elle comprit vite mon inquiétude quand elle me vit manipuler mon arme pour voir combien il me restait de cartouches.

— Ma mère a ce qu'il faut, ne vous inquiétez pas.

— Au fait, ta mère, je veux dire tes parents, c'est dans quel sens ? demandai-je.

— Comment ça ?

— Il y a toi, blanche, et ton frère, noir. Mais qui est black parmi tes parents ?

— Ma mère est noire de peau. Tu veux aussi son indice ?

— Non je m'en fous des indices. Donc tu as un père blanc et Lynn aussi ?

— Lynn est mon demi-frère et son père est noir aussi comme ma mère. Comme mon autre demi-frère. Je sursautai.

— Encore un autre demi-frère ?

— Oui, c'est Mahdi. Il est particulier, mais il nous sera utile.

— Bon on reprend : on va rencontrer ta mère et Mahdi, c'est ça ?

— Oui, vous verrez. Il a un syndrome de Down et c'est pour cela qu'il reste avec ma mère.

— Donc si je comprends bien, il n'y a que toi qui fais tache dans la famille, avec ton indice de lavabo, dis-je en rigolant.

Fabienne me donna un coup de poing dans le biceps. Le reste de la virée se passa bien. Nous sommes arrivés durant la nuit à la maison de la mère de Fabienne. Elle n'était pas encore couchée et Fabienne est allée lui parler et faire les présentations. Sa mère, Daya, était inquiète. Le meurtre de son fils avait été maquillé en un problème familial alors qu'elle était sûre qu'il y avait un problème de règlement de comptes au sein des BSG. Mahdi était heureux de retrouver sa sœur et on voyait que son handicap ne se ressentait pas dans son comportement. Il a tout de suite sympathisé avec nous. Ces retrouvailles furent vite gâchées par l'arrivée du shérif du comté. Il avait dû être prévenu par Seydou et

venait voir si nous étions bien dans le coin. Comme nous n'avions pas caché la voiture, il lui fut facile de savoir que nous étions là. La mère de Fabienne est sortie pour le rassurer, mais il ne voulut rien entendre.

— Livrez-moi Fabienne ! Je ne veux rien de plus. Elle passera la nuit au poste et son cas sera étudié honnêtement.

Je me suis montré et présenté pour dire que ce n'était pas ce qui s'était passé jusqu'à maintenant, mais il ne voulait rien savoir.

— On n'est pas à New Luanda ici ! Chacun est à sa place et fait son travail. S'il le faut, je reviendrai avec des hommes.

Daya prit son fusil et tira en l'air.

— Partez Sherif ! Fabienne ne se livrera à personne !

Il recula, monta dans sa voiture et repartit rapidement. Rester sur place devenait trop risqué pour nous. Il fallait repartir et vite. Nous eûmes la bonne surprise de voir qu'un premier article était paru dans le journal et que la question qu'il posait circulait sur les réseaux et la télé. Djibril avait fait son travail. Je lui ai téléphoné tout de suite pour le remercier et je lui ai donné les dernières informations à ma disposition. Il m'a promis qu'un second article allait suivre.

Maintenant, la question se posait de retrouver le cahier. Lynn avait encore sa chambre, conservée en l'état par sa mère. Mais nous avons tout retourné sans rien trouver. J'ai demandé à Fabienne si son frère avait des endroits où il aimait aller ou alors se cacher étant jeune.

— La grange ! Il aimait bien aller jouer là-bas et il y cachait des affaires.

Mahdi nous a emmenés dans la petite bâtisse qui était à l'écart de la maison. En fouillant, nous avons trouvé une cachette entre le mur et les planches. Il y avait le cahier. Je l'ai feuilleté très rapidement pour m'assurer que c'était bien ce que l'on cherchait, puis je l'ai donné à Fabienne qui l'a mis dans son sac. Ensuite nous avons décidé de repartir. Mais pour aller où ? J'avais encore un peu de carburant, mais pas beaucoup, et nous serions vite repérés.

— Allez dans le parc ! C'est boisé, il y a suffisamment de coins pour se cacher. Je vous prépare un peu de nourriture et des boissons. Prenez des armes aussi.

— Les choses devraient se tasser dès lundi si d'autres articles sortent, annonça Kadiatou.

— Mahdi, montre-leur les armes ! dit Daya.

Le jeune Mahdi alla dans une cachette derrière la cuisine et nous montra l'arsenal. Il prit lui-même un fusil d'assaut en main et me le montra.

— Pose ça, c'est dangereux, lui dis-je.

— Laisse-le faire, me dit Fabienne, il est champion de tir et son aide va nous être précieuse.

Dix minutes après nous avons quitté Daya qui avait décidé de rester sur place. Elle se cala dans un fauteuil sur le perron de sa maison, un fusil sur les genoux.

— On ne sait jamais, mais ils n'oseront pas me faire de mal. Partez et ne revenez que lorsque toute l'affaire sera réglée.

Fabienne et Mahdi firent leurs adieux à leur mère tandis que Kadiatou et moi élaborions un plan pour nous réfugier dans le parc. Il faisait nuit maintenant, mais Mahdi connaissait les chemins et il put nous éloigner assez rapidement de la maison. Nous devions grimper sur une colline pour pouvoir mieux repérer nos poursuivants. Une fois arrivés sur le sommet de Wawayanda Mountain, nous avons fait une pause et nous avons décidé qu'un seul d'entre nous assurait la garde avant d'être relayé. Kadiatou a commencé et j'ai dit que je la remplacerai pour la fin de nuit. J'ai réussi à ne pas m'endormir pendant ma garde et j'ai été content de voir le soleil se lever, car l'attente inutile ne me plaisait pas. Nous avons un peu de café dans une thermos et des gâteaux donnés par Daya et nous les avons partagés entre nous. Ensuite nous avons attendu. Fabienne lisait le cahier et je lui ai demandé ce qu'elle avait trouvé.

— Des listes de noms avec les liens entre milices armées et politiciens, ou industriels. Je comprends qu'ils ne souhaitent pas la voir publiée.

— Tu me donnes le cahier ? J'en ferai une copie pour Djibril.

Fabienne me regarda avec ses yeux complices et je compris que nous avions tous les deux changé.

— Tu me fais confiance ? demandai-je.

— Oui... monsieur l'inspecteur, ironisa Fabienne.

Elle me tendit le cahier et je pus le saisir. Nous sommes restés deux secondes ensemble à le tenir chacun de notre côté, puis elle le lâcha en esquissant un sourire. J'en profitai pour la taper sur la tête avec le cahier.

J'ai entendu des aboiements. Des chiens. C'était dans le vallon, deux chiens, je pense, mais avec des membres du BSG derrière sûrement. Combien étaient-ils ? J'ai pris les lunettes pour tenter de les repérer et j'ai vu des mouvements plus bas. Six hommes armés qui avançaient.

— La chasse est ouverte, dis-je à mes compagnons.

— Ils ont dû passer à la maison de Daya ! Il faut que nous allions vers l'est ! annonça Kadiatou.

— On pourrait tuer les chiens, car ils ne nous lâcheront pas, lança Kadiatou.

— Tuer les chiens ? Ils n'ont rien fait ! précisai-je.

— Tu as une autre solution ?

— Oui, répondit Mahdi. Je me doutais de cela. J'ai pris le foulard de Fabienne, et je vais le laisser ici sur place, mais avec une bonne dose de poivre.

— Je t'avais bien dit que mon frère était plein de ressources !

Nous avons remballé nos affaires et nous nous apprêtions à partir quand nous fûmes surpris par un bruit anormal. Un drone nous survolait et il devait nous avoir repérés, car il restait au-dessus de nous.

— Tu peux t'en occuper, Mahdi ? demanda Fabienne.

Son frère acquiesça de la tête et empoigna son fusil. Il se cala contre un rocher et visa le petit engin. Un seul coup suffit pour le faire tomber. Ensuite nous sommes partis rapidement. Notre marche était rapide, mais avec toujours cette trouille de sentir des chiens derrière nous. La piste aboutissait à un restaurant qui faisait buvette près d'un étang. Nous avons pu nous cacher derrière des arbres juste au moment où un véhicule tout-terrain se gara devant l'établissement. Trois hommes en descendirent, deux entrèrent dans le restaurant et le conducteur alla aux toilettes situées à côté. Kadiatou s'approcha de moi et me fit part de son plan à voie basse. J'étais d'accord avec elle, malgré le risque, mais cela valait le coup. Elle se dirigea à pas rapides vers les toilettes et j'emmenais Fabienne et Mahdi vers la piste qui repartait du restaurant sans que nous soyons vus par les deux hommes qui étaient entrés.

Kadiatou entra dans la partie homme des toilettes alors que nous avancions sur la route en terre. Si tout se passait bien, Kadiatou nous prendrait au passage. Elle devait se débarrasser du chauffeur, prendre les clés du véhicule et nous rejoindre avec celui-ci.

Cinq minutes après à peine, la voiture nous rattrapa et elle s'arrêta à notre hauteur.

— Allez, grimpez ! cria Kadiatou.

Puis nouveau départ en trombe.

— Cela ne m'étonnerait pas qu'il y ait un barrage un peu plus loin, avant la sortie du parc, annonçai-je, ils doivent être prévenus.

— On avisera à ce moment-là.

— Tu as pu te débrouiller ? demandai-je à Kadiatou en me tournant vers elle.

— Comme sur des roulettes, mais il était lourd ce con.

Je profitai de l'occasion pour appeler Djibril et l'informer qu'on allait directement au journal pour lui apporter le cahier.

Retour vers New Luanda.

Samedi après-midi et soir, dimanche.

Il y avait effectivement un barrage un peu loin. On voyait deux véhicules face à face qui bloquaient la piste. Kadiatou prit un chemin de côté, plus étroit, mais un peu au hasard, car il n'y avait aucune direction indiquée et le chemin pouvait n'aboutir à rien.

— Je crois qu'on nous a repérés, dit Kadiatou en regardant son rétroviseur.

— Tu crois que le chemin mène quelque part ?

— Je n'en sais rien, mais on risque de devoir utiliser les armes pour s'en sortir !

Le chemin aboutissait à un petit lac. Il se terminait sur une petite plage léchée par l'eau claire, le tout dans un paysage de rêve pour pêcheur ou campeur.

Il fallait absolument que nous sortions du parc pour rejoindre New Luanda et nous rendre au siège du Kimbundu Post. Djibril m'avait donné rendez-vous là-bas, car il avait peur que l'adresse de l'Akron Post soit surveillée. En plus, ce journal était aussi intéressé pour nous aider. La voiture volée à nos poursuivants devenait trop visible et la route était en impasse. Nous l'avons abandonnée et nous avons suivi la rive du lac pendant un bon kilomètre avant de bifurquer sur la droite vers une sortie du parc. Nous n'avons pas pu aller très loin. En longeant le bord du lac, nous sommes tombés sur une autre plage et deux voitures étaient garées. Ce n'est que trop tard que nous aperçûmes les hommes armés qui nous ciblèrent avec leurs fusils.

— Rendez-vous, la promenade est terminée ! dit le plus grand d'entre eux.

J'avais repéré les quatre miliciens et effectivement notre fuite s'arrêtait là. Je ne voyais pas comment leur résister. Fabienne fut empoignée et menottée par un lien plastique puis mise à l'arrière d'un véhicule tout-terrain. Nous avons dû lever nos mains et laisser nos armes sur le sol. Triste fin de parcours et j'enrageais en imaginant le triomphe de Seydou, qui n'aurait rien de discret. Je commençais sérieusement à m'inquiéter sur notre sort en les voyant discuter. Ils avaient téléphoné à Seydou et devaient apparemment repartir sur New Luanda en emmenant Fabienne. Quand ils ont vu Mahdi et qu'ils comprirent son handicap, ils l'écartèrent comme s'il devait aller jouer ailleurs.

Après tout s'est passé très vite. Il y a eu d'abord un coup de feu dans la voiture où se trouvait Fabienne et je ne vis que du sang barbouiller le pare-brise intérieur où devait se trouver son gardien. Kadiatou se coucha sur le sol pour récupérer son arme, ce qu'elle réussit à faire, mais au prix d'une balle dans la jambe, tirée par celui qui la surveillait. Elle riposta efficacement et moi je me précipitais sur le troisième homme pour le désarmer. Le quatrième n'eut pas le temps de nous viser. Un coup de feu tiré par Mahdi l'abattit et il s'étala lourdement sur le sol. Mon adversaire ne résista pas longtemps. J'aime la boxe et il alla goûter l'eau du lac en seulement deux coups. Fabienne apparut et alla embrasser et rassurer son frère.

— Heureusement que tu es là, dis-je, sinon on était mal.

Je m'étais rapproché de Kadiatou pour voir sa blessure, pas trop grave, car superficielle, mais elle saignait et nous trouvâmes de quoi compresser sa blessure.

— Ça ira ? lui demandai-je.

— Oui, ça m'apprendra à suivre tes plans foireux ! ironisa-t-elle en serrant les dents.

— Comment tu as fait pour te libérer, Fabienne ? lui demandai-je alors qu'elle aidait Kadiatou à se relever.

— Secret ! Aucune menotte ne me résiste et je ne vais pas dire à un policier comment on fait !

— Mahdi va bien ? Pas trop choqué ?

— Si, un peu quand même. On pourrait s'arrêter sur la route pour chercher à manger, cela lui ferait plaisir.

— À moi aussi, on va repartir tout de suite !

J'ai appelé Djibril au Kimbundu Post pour le prévenir qu'on arrivait dans deux heures environ, mais j'ai utilisé le portable d'un des quatre gars qui nous avaient agressés. J'ai aussi mis mon adversaire de boxe dans le coffre. Cela pourra toujours servir comme preuve. Nous sommes repartis immédiatement pour New Luanda, avec pour seul arrêt, un passage dans un drive pour trouver de quoi nourrir Mahdi, et tout le monde en même temps. J'ai aussi eu la bonne idée de regarder si je voyais une boutique où je pourrais faire des copies du cahier. J'ai trouvé ce que je voulais à Paterson et j'ai envoyé un exemplaire à mes parents. Il fallait que je sois sûr que ces données ne se perdent pas.

Mahdi fut heureux de se reconforter et tout le monde en profita aussi. J'ai regardé comment se portait mon assurance dans le coffre, je lui ai donné à boire puis j'ai refermé.

Il nous restait à faire la dernière partie du chemin, la plus délicate, car je ne savais pas si le BSG ou la police nous avait repérés. J'ai quand même vérifié nos armes de poing avant de repartir en direction du journal où devait se tenir la conférence de presse. Nul doute que l'accès au bâtiment serait assez périlleux. Les dernières informations de Djibril me rassuraient sur les risques limités une fois à l'intérieur, car il y aurait des politiques et des hommes de la police fédérale. Restait l'accès à l'immeuble, apparemment cerné par les flics de Seydou et les membres du BSG.

— Tu as une idée pour entrer dans le Kimbundu Post ? me demanda Kadiatou.

— Non pas encore, j'y réfléchis.

— C'est un peu laborieux, t'as intérêt à stimuler tes neurones ! me répondit-elle. On arrive par le nord, on entrera par Mbanza et on redescendra vers le sud, là on se trouve le journal.

— Les poubelles ! On va utiliser les poubelles. Je sais comment faire, nous annonça Fabienne.

— Les poubelles ? Pour entrer ? Tu es sûre ?

— Ouais, on le fait de temps en temps, pour cacher des trucs ou des gens, avec la complicité des agents de collecte. On sera dans le camion, ni vu ni connu, on ira dans la grosse poubelle puis retour dans l'immeuble.

— Ça ne passera jamais !

— Mais si ! Demande à Djibril d'appeler Corentin au dépôt. Je te donne le numéro. Qu'il prévoit un camion pour quatre transferts et tu lui expliques le contexte. Corentin nous chargera dans son camion deux ou trois rues en amont, et on arrivera dans le local de poubelles de l'immeuble sans être repérés.

— Mon colis, qu'est-ce que tu en fais ?

— Celui du coffre ? Confie-le aux fédéraux ! Ils l'emmèneront pour l'interroger.

Merci, Kadiatou, pour ce conseil. Oui évidemment j'avais oublié les policiers fédéraux qui pourraient se bouger un peu dans cette affaire. Djibril m'a annoncé qu'ils seraient présents dans l'immeuble ce qui me rassurait quand même. Nous roulions bien vers le centre-ville, voyant défiler les quartiers résidentiels et les zones industrielles. Le soir tombait et je regardais les rues, avec des bandes de jeunes qui traînaient. Des Wennis, des Blacks et je me faisais mon cinéma, imaginant un climat lourd et un orage prêt à éclater. Je ne sais pas si je projetais ma peur sur les autres, si la réalité était aussi noire que le ciel à ce moment-là. Il allait pleuvoir, Kadiatou regardait aussi les nuages menaçants. J'ai toujours eu horreur de sortir les poubelles sous la pluie, j'allais être servi.

Le camion de collecte était dans Matamba et semblait abandonné. Je me suis garé derrière et j'ai vu deux Wennis sortir de la cabine et s'approcher de nous. Je descendis de la voiture.

— C'est moi Corentin, me dit l'un d'eux. Mettez ça, ce sera un peu mieux, ajouta-t-il en tendant des blouses en plastique.

— Merci, Djibril vous a tout expliqué ?

— Tout est prêt, dépêchez-vous. Vous grimpez dans la benne et quand la poubelle apparaît devant vous, vous montez dedans deux par deux.

Pour équilibrer les poids, j'ai demandé à Mahdi de venir avec moi, laissant les deux filles ensemble. Effectivement, la blouse n'était pas de trop, même s'ils avaient pratiqué un lavage au jet d'eau à l'intérieur du camion. La pluie s'était mise à tomber en grosses gouttes qui tambourinaient sur la tôle. Corentin donna un coup de poing sur la structure métallique pour nous prévenir et démarra.

Noir complet, tout allait vite, impossible de réfléchir et de savoir si on avait fait le bon choix. J'entendis le camion s'arrêter. Les portes de cabine qui claquent, des poubelles qui roulent et le moteur électrique de levage.

— Allez les filles, montez !

Kadiatou ne dit rien et me toucha la main pour nous encourager.

Elles partirent et j'aidai Mahdi à grimper dans la poubelle suivante. Il était courageux ce jeune garçon, malgré son handicap. Je nous sentis descendre, blottis au fond de notre coquille métallique. La pluie tapait toujours, dans la rue et sur notre couvercle, puis plus rien, car nous descendions jusqu'au local dédié, bien à l'abri. Quelqu'un ouvrit le couvercle de notre poubelle et je pus sortir ma tête. Je voyais Fabienne et Kadiatou qui me regardait, puis j'ai soulevé Mahdi pour qu'il fasse un coucou à sa sœur. Scène amusante de nous voir tous les quatre dans cette situation. Elle fut interrompue par une sirène d'incendie, vraisemblablement déclenchée par des membres du BSG selon Djibril. Il nous demanda de ne pas bouger de là et il alla voir dans les étages ce qu'il en était. À un moment l'alarme s'arrêta et cinq minutes plus tard, il redescendit accompagné par l'équipe du reportage télévisuel et quelques autres journalistes.

— Ça ne vous dérange pas si on fait la conférence de presse ici ?

— Non, mais seulement si on sort des poubelles ! demandai-je.

New Luanda, Commissariat du district 9
Dimanche, et plus tard.

Mise à part l'arrivée des policiers fédéraux durant notre intervention, personne ne nous déranga pour la conférence. Djibril avait bien préparé l'affaire et il était satisfait de pouvoir publier la suite de cet évènement. Après notre prestation, je me suis fait accompagner avec Fabienne jusqu'à mon commissariat du district 9, alors que Kadiatou et Mahdi restaient avec Djibril. Ma collègue avait encore quelques soins à recevoir pour améliorer l'état de sa jambe. Fabienne et moi étions tous les deux sous la protection de la police et sans savoir si quelqu'un pouvait nous reprocher quelque chose. Le chef de la police vint me voir pour m'annoncer que les fédéraux avaient l'affaire en main et qu'ils ne souhaitaient pas faire de détails vu la grosseur du scandale. Plus d'une vingtaine d'entreprises donnaient de l'argent au BSG et plusieurs politiciens étaient impliqués. Si la balance penchait de mon côté, j'aurais peut-être une médaille, mais pour l'instant il valait mieux rester discret, pour moi et pour Fabienne. Il n'a même pas voulu la rencontrer.

Moi je n'étais pas totalement rassuré, même en étant dans mon bureau, car tout dépendait du bon vouloir de certains politiciens qui hésiteraient peut-être à secouer le cocotier. Fabienne semblait plus confiante, car les réactions observées sur les chaînes télé et les discussions allaient dans notre sens. Djibril a bien continué son travail de déstabilisation de la politique raciale du gouvernement actuel et à chaque fois que je l'ai rencontré il m'affirmait que le virage était pris et que le temps ferait le reste. J'ai su que Kadiatou avait raccompagné Mahdi chez sa mère à Vernon et qu'elle n'avait pas eu de problèmes suite à notre escapade dans le parc. Je n'ai été véritablement tranquilisé que lorsque l'accusation officielle du meurtre de Lynn fut émise envers deux membres du BSG. Personne ne les retrouva bien sûr, mais la situation paraissait plus claire pour tout le monde. Seydou a aussi disparu et je ne le voyais plus dans le bar Amara.

J'y suis allé pour fêter la résolution de l'Affaire, telle qu'appelée par les médias, l'ambiance n'avait pas changé, un peu moins poisseuse, mais on avait l'impression de mieux respirer. Je me suis assis sur un tabouret du bar pour apprécier ma première bière. Plusieurs copains m'ont tapé sur l'épaule pour me féliciter, je suppose, mais personne n'a eu la bonne idée de me payer une seconde bière. Alors j'ai appelé Kadiatou au téléphone. Je savais qu'elle n'était pas de service cet après-midi-là et sa présence me manquait. Elle m'a rejoint dix minutes plus tard, preuve qu'elle devait trainer dans le coin. Quand je l'ai vue, elle était sur le pas de la porte du bar et regardait à l'intérieur en me cherchant. Je lui ai fait signe et elle s'est approchée de moi.

— C'est ça, ton bar pourri ? me lança-t-elle en arrivant à côté de moi.

— C'est le bar des habitués du coin, et Seydou n'a plus sa table réservée. Tu prends une bière ?

— Faut que je serve aussi la dame ? me demanda le barman avec un air bizarre.

— Je veux deux bières, une pour elle et une pour moi. Où est le problème ?

C'est là qu'un clampin assis au bout du zinc se mit à clamer sans se gêner :

— Le bar est réservé aux hommes, vous devriez le savoir, c'est la règle !

Putain ! Je me suis accoudé au bar et j'ai pris la tête dans ma main. On recommence autre chose. Je me suis levé de mon tabouret.

— Toi, tu nous sers ! que j'ai dit au barman en le désignant du doigt.

Ensuite je me suis rapproché du gars qui m'avait interpellé, évaluant rapidement l'obstacle. Je l'ai attrapé par le col de la main gauche et mon crochet du droit l'a envoyé bousculer une table et ses chaises. Il n'a plus rien dit. Le barman nous avait servis et Kadiatou trinqua avec moi.

— Si tu aimes faire le ménage, je t'invite chez moi, j'ai pas encore rangé depuis la dernière fois quand ils ont foutu le bazar ! Moi je te ferai la cuisine ! me dit-elle en rigolant.

Épilogue

Martin déposa le manuscrit sur la table basse du salon de réception. Il avait invité l'auteur, Hugo, ainsi que Maria et Thomas. Maria était la décoratrice et paysagiste de la société, alors que Thomas était assistant de production pour le studio Élançe.

— Effectivement la formulation change des habitudes. Mais je me demande toujours si les gens vont accrocher avec le côté uchronique de l'histoire.

— Si on voulait avoir la xième histoire policière entre blancs et blacks à New York, c'était possible, mais j'ai voulu donner un aspect plus attirant et moins classique, déclara Hugo.

— Moi j'aime bien, on peut trouver plein d'idées amusantes pour le décor et ce sera toujours du policier tout en titillant l'entre-mondes, dit Maria.

— Je crains toujours que les gens ne comprennent pas. Il faudra bien présenter le sujet sans en faire un truc élitiste, donc toujours rester dans le thème policier, ou policier d'un autre temps. Ne parlez pas de fantastique, on risque de dérouter les spectateurs.

Maria insista.

— Martin ! Tu ne nous as toujours pas dit si cela te plaisait. Comme d'habitude, tu tournes autour du pot. Si on prend, on trouvera les solutions et les meilleures présentations possibles.

— OK, c'est bon on prend, avec un ou deux acteurs connus on peut faire un super film qui sort des sentiers battus.